Document generated on 08/07/2025 5:52 a.m.

Filigrane
Écoutes psychothérapiques

Freud à l'ombre de Bowlby ?

André Lussier

Volume 19, Number 2, Fall 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1000460ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1000460ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)
1911-4656 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lussier, A. (2010). Freud à l'ombre de Bowlby ? *Filigrane*, *19*(2), 83–92. https://doi.org/10.7202/1000460ar

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 2011

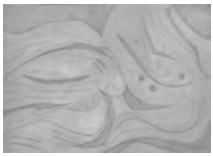
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Freud à l'ombre de Bowlby ?

André Lussier

En lisant le premier des deux numéros de Filigrane consacrés à la confrontation Œdipe-Narcisse, une des contributions m'a laissé dans la confusion. Cela, pour la simple raison que le thème proposé y devenait vite enseveli sous un autre qui finit par prendre presque toute la place ; nous sommes amenés à une étonnante confrontation entre Freud et Bowlby au cours de laquelle nous assistons au triomphe sans conteste de Bowlby. En principe, je n'ai rien, au contraire, contre l'intronisation d'un nouveau maître à penser, je n'en ai que contre le fait que Freud doive s'en sortir falsifié ; sans compter que l'observation, i.e. « l'observationnel » y fait preuve de capacités mirobolantes.

Les remarques qui suivent ont été suscitées par l'article intitulé « Le Petit Hans, petit Œdipe [1] ». Je ne retiendrai que les points qui appellent discussion. Il ne s'agira pas ici uniquement d'une question légitime de controverse théorique ou clinique, mais bien plutôt de rectification, ce qui nous situera sur le terrain de la fidélité (vérité) historique. J'aborderai successivement certains points qui me paraissent pertinents.

A) La Tour psychanalytique de Babel

À mon sens, Bowlby vient s'ajouter à la série des psychanalystes dissidents qui ont choisi de faire école à part : Jung, Rank, Adler, Horney et les autres qui ont déserté l'API, groupe auquel il faut surtout ajouter ceux qui ont contesté de l'intérieur de l'API ; je n'en retiens que quelques-uns : Fairbairn, Guntrip, Kohut, Renik, etc. On pourrait penser que tous, à différents degrés et par des voies différentes, se seraient trouvés mal à l'aise devant certaines révélations de la face voilée d'eux-mêmes ; Freud les aurait trop dérangés. Presque tous se sont mis à dérouler le tapis rouge en faveur des facteurs dits « environnementaux » à l'origine de la psychopathologie, facteurs qui tendent à annuler la part du monde interne en tant qu'agent causal.

Au cœur des débats sur le rôle déterminant de l'objet, Bowlby entre donc en scène. Avec lui, l'objet, le relationnel ou encore l'interactionnel, mais avant tout les deux parents, en tant qu'objets externes, entrent dans la course à la primauté causale dans les troubles de personnalité de l'enfance. L'Attachement devient le centre et la source des problèmes en psychopathologie. C'est là ce que je m'apprête à discuter.

Fairbairn, Kohut, Renik, Bowlby et tant d'autres, autant de noms qui témoignent d'une persistante contestation de ce que d'autres, dont je suis, considèrent encore comme la base essentielle de la psychanalyse authentiquement freudienne. Cette base qui, brièvement, repose sur la métapsychologie comme méthode

Filigrane, vol. 19, nº 2, automne 2010, p. 83-92.

d'approche du développement et de tous les troubles mineurs et majeurs. Cette métapsychologie maintient la priorité du principe du plaisir-déplaisir affectant tout processus ou expérience ; elle maintient aussi la conception tripartite de la personnalité, le Ça, le Moi, le Surmoi, en interaction constante sous la poussée des pulsions-désirs, ces derniers, affectés, pour le meilleur ou pour le pire, par les réactions inévitables du monde des objets (mère-père, etc.). Voilà, schématiquement, ce vers quoi regarde le psychanalyste, dans son étude d'un symptôme, d'un comportement, d'une déviation. L'attachement, selon un nombre imposant de psychanalystes respectés, est un phénomène « de surface » qui doit être évalué comme tel, ce qui n'a rien de méprisant. De par sa nature, il est la conséquence de plusieurs facteurs indispensables, il n'est pas une cause (ainsi pensent Anna Freud, André Green, Didier Anzieu, Donald Winnicott, Piera Aulagnier, Jacques André, Dominique Scarfone, Pierre Drapeau, et d'autres chefs de file en psychanalyse freudienne).

Deux approches donc qui ont peu en commun. Et pourtant, tout ce beau monde se dit psychanalyste. La Tour psychanalytique de Babel.

C'est le moment pour moi de rappeler un épisode resté précieux dans ma mémoire, du temps de ma formation à Londres. C'était à l'occasion d'une réunion scientifique spéciale où les positions controversées de Fairbairn et Guntrip étaient discutées : « *Man is ultimately object-seeking and not pleasure-seeking.* » Invoqué à plusieurs reprises par les deux auteurs comme témoin à l'appui de leur position, un peu impatient, Winnicott se lève et déclare : « Si on me force à choisir pour un camp plutôt que l'autre, c'est sans hésitation que je déclarerai que l'homme, ultimement, est « *pleasure-seeking according to the Pleasure-unpleasure principle* » (intervention que l'on peut trouver dans les archives de la British Psychoanalytic Society).

B) L'Attachement

D'abord, deux remarques préliminaires.

1. Je ne connais aucun psychanalyste digne de ce nom pour qui l'expérience de l'attachement chez l'enfant ne représente pas un état affectif indispensable sur la voie qui mène à la santé mentale. Là-dessus tout le monde devrait s'entendre. Les problèmes apparaissent dès qu'il s'agit de définir la nature de cette manifestation affective et d'en identifier les sources, i.e. les facteurs de base auxquels il doit son apparition.

   Pour le psychanalyste, comme on verra, un enfant gratifié dans ses besoins et désirs de base s'attachera ; un enfant gravement privé, carencé, ne s'attachera pas. On veille donc à ne pas mettre « la charrue avant les bœufs ». Avec Bowlby, l'attention et l'affection des parents suffisent pour expliquer l'attachement, sans référence à ce qui se passe dans l'appareil psychoaffectif chez l'enfant. Point n'est besoin donc de système complexe de fonctionnement psychique, finis la métapsychologie et le principe central du Plaisir-déplaisir. Soyons simples ! Surtout du fait que tout se passe dans un registre manifeste, se prêtant donc à l'observation ; on nous annonce d'ailleurs, dans l'article en question, que nous entrons dans le monde prometteur de « l'ob-

servationnel », qui devrait nous permettre, dit-on, d'aller « en profondeur ». Je pense plutôt qu'avec Bowlby, on sonne le glas de la métapsychologie.

2. Aborder la question de la pertinence du complexe d'Œdipe par une référence exclusive à la publication par Freud du cas du Petit Hans ne me paraît pas une voie heureuse. C'est là tabler étrangement sur les tout premiers efforts de défrichement des verbalisations d'un jeune enfant dans l'histoire de la psychothérapie. Il eût été plus respectueux du lecteur de le référer à des publications plus récentes. Je comprends que l'auteur ait cru qu'ainsi il rendait plus évident le rôle prépondérant de l'attachement chez Hans. Et pourtant, n'est-ce pas le contraire qui se produit ? Nous verrons. C'est depuis longtemps qu'il est reconnu, en milieu psychanalytique freudien, que les premiers cas publiés par Freud et diagnostiqués d'hystériques, sont plutôt considérés aujourd'hui comme des personnalités limites. Quant à Hans, que sa phobie soit mise en rapport partiel avec le complexe d'Œdipe continue de me paraître plus pertinent, plus justifié, plutôt qu'en rapport causal avec l'Attachement ; j'y reviendrai. Il est tout aussi évident que Hans est trop jeune pour qu'on se limite à son sujet à l'influence de l'Œdipe. Un jeune enfant peut être affecté simultanément par des conflits en provenance de diverses étapes de sa vie. C'est classique en psychanalyse d'enfants.

C) La Tour de Babel

Dans les controverses actuelles, le débat qui met en opposition l'Attachement et le principe du Plaisir-déplaisir est l'un des plus complexes parce qu'il repose sur de graves malentendus, i.e. sur une confusion des langues, certains discutants ne parlant même pas le langage des autres, ne le saisissant pas, ils ne sont pas sur le même territoire psychique.

D'entrée de jeu, un article de D. Scarfone (2000) sur le sujet mérite d'être vu comme une lecture obligée. Il explique pourquoi le débat mettant en opposition la théorie de Bowlby et celle de Freud est foncièrement obscurci, sinon faussé, dès que les tenants d'une option situent la sexualité infantile selon Freud d'un côté, et de l'autre l'éthologie – comprenant l'attachement « comme s'il s'agissait là de réalités situées dans une même équation ou sur un même plan », alors qu'en réalité il n'en est rien. On se bat contre des moulins à vent. Comme le précise Scarfone, le sexuel infantile freudien « ne peut se rencontrer ou être confronté qu'à l'intérieur du champ freudien proprement dit, c'est un objet d'étude et non d'observation, objet découpé (Canguilhem) par Freud dans sa métapsychologie ». Freud, oui, dans sa démarche, passe par l'observation, mais pour théoriser, à partir et à distance des données de l'observation. C'est cela l'objet propre de la psychanalyse, une théorie bien découpée. Il devient clair que le sexuel infantile freudien et l'attachement ne devraient jamais être traités comme étant « sur un même plan ». Un fait d'observation ne se compare pas à une théorie. Ce sont donc là, quand on s'y prête, des dialogues de sourds.

D) Anna Freud

D. Scarfone se trouve alors à poursuivre (sans toutefois s'y référer) les réflexions amorcées par A. Freud en 1960. En effet, du temps où la théorie de Bowlby était déjà florissante, elle a publié une étude critique très condensée sur les positions de Bowlby, telles que présentées par lui-même dans son article « Grief and Mourning in Infancy and Early Childhood » dans le même numéro du *PSC*. Avec rigueur, elle démontre que Bowlby se situe à côté de la pensée psychanalytique, tout en la déformant quant à l'essentiel. Elle juge à propos de lui rappeler ce qu'il semble ignorer, c'est-à-dire :

1. que les analystes ne travaillent pas sur l'activité pulsionnelle en tant que telle, mais plutôt sur les « *mental representations of the drives* » ;
2. que les analystes comptent avec « *The infant's inborn readiness to cathect objects with libido* », ce qui souligne une implication majeure dans l'établissement d'un lien émotif avec la mère. Ce lien, l'attachement, *résulte* des satisfactions assurées par la mère. Règne du principe du plaisir. Si la mère ne répond pas, ne satisfait pas, c'en est fait de l'attachement ;
3. que les analystes ne travaillent pas sur les événements dans le monde intérieur en tant que tels, « *but with their repercussions in the mind of the child* » ;
4. que, contrairement à ce qu'affirme Bowlby, le principe du Plaisir-déplaisir « *is not a drive representation at all* », il est plutôt « un principe qui gouverne toute l'activité mentale », y compris « *The tie to the mother* » ;
5. enfin que, aux yeux du psychanalyste, « le concept de narcissisme infantile ne concerne pas le comportement de l'enfant, comme le pense Bowlby, mais bien plutôt, selon nous, une phase de développement de la libido et de l'organisation de la personnalité ».

Je pense que ces quelques mises au point très substantielles suffisent pour montrer le bien-fondé des inquiétudes de D. Scarfone quand il cherche à mettre de l'ordre dans cet imbroglio de langues étrangères. Combien de temps faudra-t-il encore attendre pour que ces signaux d'alarme soient entendus et portent fruit ?

E) De nouveau avec le Petit Hans et Freud

Dans l'article dont nous discutons, l'auteur nous dit, à propos de la pensée de Bowlby sur le Petit Hans, que « ce qui est mis en lumière, est le rôle manifeste des deux parents dans l'éclosion de la névrose de Hans, remettant ainsi en question l'hypothèse centrale de Freud, à savoir que l'Œdipe est l'expression d'une force instinctuelle interne qui ne serait pas influencée de l'extérieur ». La fin de la phrase est ambiguë ; je poursuivrai à partir du sens le plus évident. Si Freud avait écrit ce qu'on vient de lui faire dire, je ne l'aurais pas respecté et n'aurais pu le suivre. Oui, Freud a toujours dit que, d'un côté, l'Œdipe reposait sur une base pulsionnelle innée, alimentant le monde des désirs et des fantasmes, toujours en fonction du principe plaisir-déplaisir ; mais, de l'autre côté, il a œuvré toute sa vie pour analyser l'influence incontournable des objets (mère, père, etc.) quant à l'orientation finale des choix d'objets de chaque Œdipe. On n'a qu'à penser à ses hypothèses centrales sur le rôle déterminant des identifications dans la configuration première de la personnalité du jeune Œdipe.

Ce qui fait que, en dépit de son orientation initiale, il peut devenir davantage amoureux de son père que de sa mère. On le sait, c'est, le plus souvent, le rôle spécifique des objets que de déterminer ce qu'il en sera ultimement de la masculinité et de la féminité de tout jeune Œdipe. Les renversements de buts sont fréquents. Pourquoi ? En peu de mots, parce que c'est grâce à ce renversement que le sujet trouve un équilibre plus satisfaisant pour lui au niveau du principe plaisir-déplaisir, i.e. son bien-être de base. Les pulsions, pour leur survie, seront toujours soumises par les objets à des conditions soit heureuses, soit malheureuses ; dans ce dernier cas, forçant le sujet à des acrobaties imposées par le principe du plaisir. Dès les débuts de la vie, les objets (mère, père…) n'interviennent jamais sur un terrain vierge, sur une tabula rasa. Ce qui finalement nous ramène à l'essentiel en psychanalyse, i.e. la primauté des pulsions, mais cela uniquement dans le sens de ce qu'André Green a précisé dans une formulation heureuse, quand il a affirmé que « la pulsion est objectalisante », en ce sens, elle vient en premier, en principe ; ce qui donc n'empêche pas l'objet d'être, en somme, partie intégrante.

F) Le moteur du développement

Le même auteur affirme aussi qu'avec Freud « Tout est ordonné d'avance par une poussée interne qui survient de toute façon ». On se dirait en biologie génétique absolue ! Me voilà, de nouveau, en présence d'un Freud que je ne connais pas. Le Freud que j'ai beaucoup fréquenté doit sa réputation, en partie, au fait d'avoir été le premier à combattre scientifiquement les prétentions à la suprématie des gènes aux sources de la personnalité et des comportements. Sa théorie est une entreprise ultime de synthèse entre le biologique et le psychologique. Lui faire dire que « tout est ordonné d'avance », c'est lui faire dire que le psychotique, avant sa naissance était prédéterminé à devenir psychotique, le criminel criminel, l'homosexuel homosexuel et ainsi de suite. Freud doit se retourner dans sa tombe avec le besoin de crier qu'on le trahit tous les jours. Je préfère penser que notre collègue, auteur des lignes citées, a choisi de pousser les choses au-delà de la limite possible pour mieux se faire comprendre. Serait-ce là trop lui prêter ? En fait, je n'arrive pas à me rassurer sur ses intentions. Car, dans le même texte, il affirme « que Freud a tort de penser que l'enfant doit trouver à l'intérieur de lui-même la solution à son dilemme profond [car] Bowlby met plutôt l'accent sur la réponse de l'enfant à ce qui s'est joué autour de lui… Le moteur du développement [est] plutôt un désir de conserver une relation des plus gratifiantes avec un personnage aimé ».

Après avoir lu ces lignes, il m'a paru évident qu'une méprise s'était immiscée. Car, d'un coup de barre, comme avec l'empathie selon Kohut, voilà cent ans d'une riche expérience clinico-théorique balayés du revers de la main. Naufrage où il ne reste de Freud que la peau et les os. Est-ce bien toujours de la psychanalyse ?

On nous dit dans le même article que « le moteur du développement [est] plutôt un désir de conserver une relation gratifiante ». Le désir, on le voit, joue un rôle secondaire par rapport à la satisfaction qui, elle, devient primaire, premier agent, elle crée le désir plutôt que de naturellement y répondre ou encore simplement le

déclencher. Dans la compréhension freudienne, le désir est roi. Le bébé, selon Bowlby, nous est présenté, on dirait, comme un réceptacle vide qu'il suffit de bien approvisionner. Le désir perd ainsi sa connotation psychobiologique, pour devenir une banale réaction à l'environnement. Pourquoi ne pas en finir avec les « *inborn readiness to cathect the objects* » ? (A. Freud)

G) L'Enfant et son milieu

Par ailleurs et beaucoup plus inquiétant, Freud aurait-il vraiment proposé que l'enfant doive « trouver à l'intérieur de lui-même la solution à son dilemme profond », plutôt que de compter avec son milieu ? Si Freud a proposé que l'enfant puisse se passer de son milieu, il était mentalement troublé, rien de moins. J'ai des raisons de croire que ce n'est pas là ce que pense l'auteur cité, sauf que quand on nous présente la pensée de Bowlby, c'est là parfois ce qui nous vient à l'esprit.

À ce chapitre des préséances, un bref retour aux origines n'est pas superflu, malgré les risques que je prends avec la description qui va suivre ; je prie Winnicott et tous les bébés du monde de m'inspirer. Le sein qui, pour la première fois, nourrit le bébé, qui l'a peut-être déjà cherché, rencontre la faim chez ce bébé, ou encore y répond ; étape, une fois répétée, qui donnera lieu à une longue série de scènes d'amour (René Roussillon) entre le bébé et sa mère, scènes que l'enfant va chercher à répéter. Le tout jeune bébé contrôle le festin pour partager son plaisir oral avec celui de contempler la mère d'un regard ravi et séducteur. Précipitamment, l'enfant revient au sein, juste à temps pour déjouer l'angoisse de la faim. Ce plaisir sera vite suivi – sinon parfois précédé – par la recherche de l'objet par pur plaisir, le pouce plus vraisemblablement ; le plaisir de la tétée, de la succion, indépendamment de la faim, fait vite son apparition ; l'enfant commence ainsi à manifester de l'autonomie par rapport au milieu, tout en restant essentiellement dépendant. Les bons offices affectueux de la mère continuent d'assurer au moins un minimum de bien-être chez l'enfant (principe du Plaisir). C'est ainsi qu'avec les besoins physiques et affectifs comblés régulièrement, de même qu'avec les désirs suffisamment satisfaits, prendra place le règne de l'harmonie presque parfaite entre les deux mondes, intérieur et extérieur, qui ne font plus qu'un – tendance vers la fusion bienheureuse ; ce qui n'empêche pas de concevoir que la nature des opérations soit dictée en principe, donc de façon prééminente, par le monde intérieur de ce bébé tendu vers la vie, débordant d'appétence. La mère, elle aussi essentiellement, vient à la rencontre de cette appétence. Elle sait, avec une intuition qui lui est propre, que son bébé n'est pas qu'un réceptacle à approvisionner, qu'il suffirait de nourrir et de choyer pour lui permettre de *s'attacher*. Non, car il est partie prenante avec avidité et plaisir, dès son entrée dans la vie ou presque. Ainsi, la mère répond à ce petit être, si chétif soit-il, qui a ses exigences. Merveilleux monde de l'offre et de la demande. Glorieuse réciprocité.

Winnicott a compris Freud et a su le compléter avec son célèbre énoncé précisant que « un enfant, ça n'existe pas, une mère, ça n'existe pas, seuls un bébé et sa mère existent ». Freud, de son côté, nous a fait comprendre que dès que l'enfant est en mesure de percevoir sa mère, par le regard, le toucher, la tétée, etc., déjà elle fait

partie de son monde intérieur, il en prend possession, dans une unité duelle. Étape indispensable. Ainsi, le monde intérieur du bébé, en pleine effervescence, donne des signes de sa royauté, laquelle est concevable théoriquement ; ça ne se photographie pas. Ainsi, l'enfant devient de plus en plus *attaché* à une mère comblante, mère extérieure et mère intérieure qui ne se sépareront plus.

H) Autisme

Pour contourner le risque de trop simplifier ce sujet complexe, je prendrai, le plus brièvement possible, un exemple ultime, situé à l'extrême limite de la psychopathologie, i.e. l'enfant autiste (appartenant à l'une des catégories de l'autisme). Piera Aulagnier, (*La violence de l'interprétation*), nous fait comprendre que ces enfants souffrent d'une grave incapacité de *s'attacher*, et cela, souvent au grand désespoir des thérapeutes les plus persévérants dans le temps ; ils ne s'attachent plus afin de ne plus souffrir, ils ont coupé les ponts affectifs avec un monde dont ils ont appris à se méfier (principe du Plaisir-déplaisir), ils n'investissent plus. Alors, dans des conditions exceptionnelles de persévérance de la part d'une thérapeute, si l'un de ces enfants en venait à donner des soupçons de signes d'attachement à l'endroit de sa thérapeute, faudrait-il en conclure, avec Bowlby, que ce serait grâce aux vertus de l'attachement, ou plutôt grâce à ce qui a permis à l'attachement de germer ? Inutile d'insister pour dire que nous sommes ici à une infinie distance de la compétition entre la préséance de l'œuf ou de la poule. La compréhension ici du psychanalyste est claire : grâce à un milieu exceptionnellement présent et tolérant, sans cesse gratifiant en l'absence de toute réciprocité et de tout lien affectif de la part de l'enfant pendant une éternité, les mères substituts se seront mérité d'être prudemment investies par l'enfant qui surmonte sa profonde méfiance ; elles ont réanimé ce qui menaçait de s'éteindre. L'enfant se remet à investir et l'attachement en viendra à émerger, comme un fruit.

I) Le complexe et l'observation

La sixième et dernière partie de l'article nous replonge dans la confusion des langues. Le point de départ est une question qui met en cause un secteur majeur de la psychanalyse classique : « Le complexe d'Œdipe demeure-t-il pour le psychanalyste d'enfant le concept essentiel que Freud en a fait… ? ». Pourquoi est-ce ambigu ou même trompeur ? Une première raison tient au fait que pour Freud – et les psychanalystes freudiens – le complexe d'Œdipe n'a jamais été présenté comme essentiel dans le travail thérapeutique avec les bébés ; car c'est cela dont il va être question dans la suite immédiate de l'article. Mais il y a plus déroutant. Le texte, en effet, amène brusquement la discussion sur le terrain « des recherches observationnelles », tout en leur prêtant « une influence déterminante » pour la psychanalyse d'enfants. Dès lors, nous sommes placés, me semble-t-il, en pleine confusion : d'un côté, il est question d'observation, dans le sens le plus courant du terme et de l'autre, on parle de psychanalyse d'enfant ! C'est contradictoire ; une observation ne se compare pas à une compréhension métapsychologique. Il me semble que c'est l'évidence même. Et nous sommes déjà rendus loin du complexe d'Œdipe. Ce n'est pas parce que les chercheurs

observent des « triangles » – père, mère, bébé – préfigurant dit-on l'Œdipe (pas facile à prouver), qu'on est justifié de parler en termes d'observation des premiers signes du complexe d'Œdipe. Un complexe ne s'observe pas, on le déduit. Oui, on peut observer, chez un petit enfant, de la joie, du rejet, de la colère, des préférences, etc. mais jamais des complexes. À partir de la moindre analogie, très lointaine, de langage ou de situation (triangle), on se croit en terrain psychanalytique freudien (l'Œdipe). Je doute que ce soit le cas.

J) Plus loin que Freud ?

Quand on nous dit, dans le même article, qu'en ayant le mérite de mettre l'accent sur l'environnement (l'attachement), « Bowlby est allé plus loin que Freud », revenu de ma stupeur, je me suis dit : voilà l'annonce d'un événement scientifique digne de marquer le tournant d'un siècle. À condition bien sûr d'être accompagné d'une preuve qui fasse le poids. C'est là hélas l'élément manquant jusqu'à ce jour.

Certes Bowlby a clairement pris ses distances par rapport à Freud. Mais à son école, la « profondeur » promise nous serait livrée grâce à un travail en surface, par l'observationnel sur l'environnemental. Cela me paraîtrait tenir du miracle. Je suis beaucoup plus près de Winnicott qui jugeait à propos de rappeler qu'« infantile, archaïque, primaire », aucun ne signifiait « profondeur », souvent plutôt le contraire. À retenir. On trouve de plus en plus de psychanalystes (de formation académique), devenus mal à l'aise dans les ténèbres de l'inconscient, et qui marchent dans la même direction que Bowlby. C'est tellement plus simple ! (je pense entre autres à J. A. London, J. C. Wakefield, L. Breger, cités dans l'article).

Un mot en passant sur l'un d'eux qui a acquis une certaine notoriété, Louis Breger. Je ne retiens qu'une seule affirmation, rapportée dans l'article que je discute. Devenu historien (improvisé ?), Breger nous apprend que Freud « créa sa théorie œdipienne parce que ses pertes traumatiques personnelles ont réveillé chez lui des émotions accablantes qu'il ne pouvait gérer seul… En se tournant vers l'histoire d'Œdipe, il créait un mythe rassurant ». Or, ce mythe nous apprend qu'Œdipe, voulant à tout prix connaître la vérité, se confronte ultimement au fait que de la découvrir le contraint à se crever les yeux. Très « rassurant » en effet ! En voulant prouver son point, Breger s'est mis un doigt dans l'œil.

Enfin, l'interprétation par Bowlby de la phobie de Hans, par le seul facteur de l'attachement, où l'on nous fait voir l'enfant qui exploite habilement la peur des chevaux, pour rester auprès de sa mère bien-aimée qui menaçait de le quitter (faut-il vraiment dramatiser la chose ?), cette interprétation, on l'aura compris, je la trouve d'une superficialité déconcertante. Ce que Bowlby décrit s'apparente de beaucoup plus près à la manipulation, à un subterfuge de la part d'un enfant brillant sans recours à la pensée inconsciente. Je ne connais pas de phobie – et le symptôme de Hans en est une – où la pensée symbolique inconsciente, avec tous les déplacements de sens qui s'ensuivent, n'interviennent pas de façon centrale. L'enfant phobique, selon mon expérience répétée, perd le contrôle sur sa pensée rationnelle dans le secteur strict de sa phobie. Avec son symptôme, Hans est une victime et ça se voit, une

victime presque sans rapport avec les menaces de sa mère, menaces comme en laissent échapper, sans conséquence, un grand nombre de mères « suffisamment bonnes » (Winnicott), une victime plutôt qu'un petit agent futé ; en somme un enfant malheureux, coincé entre sa mère et son père. Dans ma vie professionnelle, j'ai vu des enfants des deux sortes, les petits manipulateurs et les petits phobiques malheureux. Un monde les sépare [2].

*

Si, il y a deux mille cinq cents ans, l'Attachement avait déjà fait l'objet d'une découverte (!), Sophocle aurait-il alors été privé du cœur de son inspiration ? À chacun son théâtre.

*

P.S. en deux temps.

1. Ma dernière expérience personnelle avec Bowlby. Ce fut à l'occasion d'un colloque à Londres, facilité par la tenue d'un congrès de psychanalyse, colloque où Bowlby avait accepté de présider une présentation clinique sur le cas d'un enfant souffrant de sévères compulsions. Difficile à croire, Bowlby s'est contenté de répéter, à quelques reprises, que même s'il ne pouvait pas le prouver, il restait convaincu que toute la pathologie de l'enfant reposait ultimement sur l'attachement. Je me rappelle être intervenu, de concert avec un autre participant, à quelques reprises, pour tenter d'introduire l'hypothèse d'une possible déviation pulsionnelle, étant donné que compulsion rime avec pulsion. Finalement, Bowlby s'est carrément déclaré « *not interested anymore by such hypothesis* », et a demandé que l'on n'insiste pas. Mon souvenir reste vivace, de même que ma déception. Au moins, désormais, je savais à quoi m'en tenir.
2. Harry F. Harlow [3] et Freud. Il y a déjà quelques décennies, lors d'un congrès de la Société canadienne de psychanalyse à Toronto, j'ai eu à présenter notre conférencier d'honneur, Harry F. Harlow. J'ai commencé en rendant hommage à son œuvre, disant qu'elle faisait beaucoup réfléchir les psychanalystes. C'est immédiatement après ces quelques remarques que Harlow, lequel passait la majeure partie de son temps à travailler avec les singes, et par conséquent ne s'embarrassait pas de protocole, se lève, m'interrompt en prenant la parole pour dire, à haute voix et de façon très chaleureuse : « Non, non Lussier, le psychanalyste ne doit rien à Harlow, c'est plutôt Harlow qui, pour l'essentiel de son inspiration, doit beaucoup à Freud, je dis bien beaucoup. »

André Lussier
200, Des Sommets, app. 1001
Île des Sœurs, QC H3E 2B4

Notes

1. L'auteur est bien versé en théorie psychanalytique et est devenu un expert reconnu dans la sphère de l'attachement selon Bowlby.
2. Je maintiens l'essentiel de mes propos, même si on me dit que Bowlby ne considérait pas Hans comme un petit manipulateur. Ça ne changerait pas grand-chose.
3. Éthologiste de grande renommée, très apprécié par Bowlby.

Références

COLLOQUE, 1979, *L'attachement*. Collectif, textes de base en psychologie, Delachaux et Niestlé, Paris.
FREUD, A., 1960, *Dicussion of Dr John Bowlby's Paper*, Psychoanalytical Study of the Child, XV, 53-63.
SCARFONE, D., 2000, Sexuel et actuel, in *Sexualité infantile et attachement*, Collectif, PUF, Paris, 147-168.